La dame
en rose

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : La dame en rose / Sylvie Gobeil
Nom : Gobeil, Sylvie, 1957- , auteure
Gobeil, Sylvie, 1957 | Rivalités
Description : Sommaire incomplet : tome 2. Rivalités
Identifiants : Canadiana 20220007225 | ISBN 9782897837549 (vol. 2)
Classification : LCC PS8613.O25 D36 2022 | CDD C843/.6–dc23

© 2023 Les Éditeurs réunis

Image de la couverture : Massonstock / iStock

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | Canada

Édition
LES ÉDITEURS RÉUNIS
lesediteursreunis.com

Distribution nationale
PROLOGUE
prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2023
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

SYLVIE GOBEIL

La dame en rose

** *Rivalités*

LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure chez Les Éditeurs réunis

La dame en rose

1. *L'ascension*, 2022

La colline du corbeau

1. *Le château Ravenscrag*, 2020
2. *Le diadème écossais*, 2021

Lady Lacoste, 2018

De tendres aspirations, 2016

À ma fille Geneviève qui a démontré beaucoup
d'enthousiasme pour ce sujet de roman.

«Il n'y a qu'une seule Mademoiselle et c'est moi;
Une Madame et c'est Rubinstein;
Et une Miss, et c'est Arden.»

«Pourquoi l'une d'entre nous devrait abandonner
le titre que nous avons gagné et rendu célèbre
Et ne conserver que le nom de l'homme?»
Coco Chanel

Prologue

New York, décembre 1933

Une tasse de café bien fort à la main, Thomas écoute avec attention les propos de son beau-frère. Par moments, il lève un sourcil étonné vers lui. Néanmoins, il ne l'interrompt pas.

— Alors, qu'en penses-tu ? lui demande Willie lorsqu'il a terminé ses explications.

Thomas dépose sa tasse sur la table et regarde le visiteur droit dans les yeux.

— Tu serais prêt à aller jusque-là ?

— Oui, tout à fait, répond Willie d'une voix pleine d'assurance. Florence a dépassé les bornes.

— As-tu réfléchi aux conséquences de ton choix ?

— Bien sûr. Je ne suis pas idiot.

— Tu risques de te la mettre à dos.

— Je n'accepte pas ses agissements. Elle t'accuse de manière injuste. Et puis, je la connais, elle ne sera pas fâchée longtemps.

— Là, tu te trompes, Willie. Ta sœur ne te pardonnera pas cette offense.

— Laisse-moi gérer ce problème. Je ne veux pas me perdre en conjectures. Il est temps d'agir. Me donnes-tu ton accord ?

L'attitude décontractée et le regard franc de Willie viennent à bout des réticences de Thomas.

— OK, finit-il par répondre.

— Bien. Je partirai demain.

— Si tôt ? Ça ne presse pas à ce point.

— Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud, réplique Willie en se levant de son fauteuil.

Pendant qu'il enfile son manteau et ses gants, puis met son chapeau, Thomas le fixe d'un regard perplexe. *Est-ce vraiment une bonne idée ?* se demande-t-il.

— C'est la meilleure décision, affirme Willie qui semble lire dans ses pensées.

Thomas hoche la tête d'un air peu convaincu.

— À mon retour, je te donne des nouvelles, lui promet son beau-frère. D'ici là, tiens-toi loin de ma sœur.

— Je n'ai pas l'intention de la revoir, crois-moi.

— Voilà ce que je voulais entendre. À bientôt.

Lorsque la porte se referme derrière son visiteur, Thomas pousse un long soupir. *Où tout ça nous mènera-t-il ?* s'interroge-t-il, la mine soucieuse.

1

New York, janvier 1934

Dès que Thomas lui ouvre la porte, Willie est agréablement surpris du changement survenu chez son beau-frère en son absence. L'homme a retrouvé son élégance et son charme.

— Je ne t'attendais pas aujourd'hui, Willie. Tu es revenu vite.

— Mes recherches ont été fructueuses. Il ne servait à rien de m'éterniser à Woodbridge. Me laisses-tu entrer ?

— Mais oui, bien sûr, répond Thomas.

Une fois fait, le visiteur constate l'ordre qui règne dans la pièce. Aucune bouteille ne traîne sur la table du salon.

— Tu sembles en excellente forme, Thomas.

— C'est en partie grâce à toi. Après ta dernière visite, je me suis repris en main.

— Ça se voit, dit Willie en déposant son chapeau et son manteau au vestiaire.

Avec un sourire victorieux aux lèvres, il plonge sa main dans la poche intérieure de son veston et en sort une enveloppe qu'il tend à son beau-frère.

— Voici ce qui peut contrecarrer les plans de ta femme.

Thomas se saisit de l'enveloppe qu'il décachette avec fébrilité. Après en avoir retiré la lettre, il s'apprête à la lire.

— C'est l'acte de naissance de Florence, lui précise Willie.

Thomas parcourt des yeux le document. Lorsqu'il en a terminé la lecture, il relève la tête et fixe son beau-frère d'un air incrédule.

— Tu avais donc raison. Florence est née le 31 décembre 1881, ce qui lui donne quatre ans de moins que toi, et non huit, comme elle l'a toujours prétendu.

— Mes sœurs et moi savons depuis longtemps qu'elle se rajeunit de quelques années et qu'elle embellit l'histoire de notre famille. Nous l'avons laissée faire en nous disant que ces petits mensonges ne faisaient de mal à personne, mais t'accuser de cruauté mentale en affirmant que tu as eu une liaison amoureuse avec Mildred Beam vient changer la donne. Florence n'a aucune preuve de ce qu'elle avance.

— Si elle peut mentir sur son âge et sur ses origines modestes, alors elle peut mentir sur bien d'autres choses, en déduit Thomas.

— C'est ce que nous ferons valoir devant la Cour.

— Nous ?

— Oui, car je présenterai à la Cour un affidavit dans lequel je déclarerai sous serment que les faits énoncés dans ce document sont vrais.

— Florence sera furieuse contre toi.

— Il est temps que quelqu'un l'affronte. Dire des faussetés pour obtenir ce qu'elle veut est inadmissible.

Thomas réalise que Willie ne renoncera pas à son plan et qu'essayer de l'en dissuader est peine perdue. Néanmoins, il se sent

flatté que son beau-frère se range de son côté dans ce combat qui l'oppose à Florence, comme quoi les liens du sang ne sont pas toujours plus forts que tout.

— Merci, Willie, murmure-t-il.

— Il n'y a pas de quoi, mon vieux. Tu en aurais fait autant pour moi, j'en suis convaincu.

Je n'en suis pas si certain, songe Thomas qui se contente de sourire. Contrairement à Willie, il accepte de faire des compromis pour éviter les disputes et les conflits. Même au nom de l'amitié, il n'est pas prêt à poser un geste qui risque de le mettre dans une situation embarrassante. Et c'est ce que se prépare à faire son beau-frère. *Pourvu qu'il ne le regrette pas !* espère-t-il.

Lilian se rend chez sa sœur, faisant fi de l'heure tardive et de la pluie fine et glaçante qui inspire plutôt à rester chez soi. Lorsque Florence lui a téléphoné en fin de soirée, sa voix était si altérée par le chagrin que Lilian a senti qu'elle devait accourir auprès de sa cadette, et ce, malgré le temps exécrable et les trottoirs sans doute glissants. Heureusement, la distance à franchir est relativement courte. Craignant de se promener dans les rues de la ville, seule le soir, Lilian a donc pris un taxi qui l'a conduite au *penthouse*. Dès que sa sœur lui ouvre la porte, elle sait qu'elle a eu raison de venir. Florence dissimule mal ses émotions. Après avoir retiré son manteau, Lilian entraîne sa sœur à la cuisine pour leur préparer un thé. Une fois la boisson chaude servie et les deux femmes assises au salon, la visiteuse demande d'une voix douce :

— Qu'est-ce que Willie a fait pour te mettre dans un tel état ?

— Il s'est mêlé de ce qui ne le regarde pas.

En quelques mots, Florence lui résume les propos de son avocat.

— Je ne peux pas croire que Willie ait manigancé dans ton dos, proteste Lilian. Ça ne lui ressemble pas d'agir ainsi. Pour lui, la famille passe toujours en premier.

— Pas cette fois-ci, réplique Florence d'un ton sec.

— Je peux comprendre ta frustration et ta déception, mais donne-lui la chance de s'expliquer.

— C'est inutile. Je ne veux pas entendre ses mensonges cousus de fil blanc. En se rendant en catimini à Woodbridge pour récupérer mon acte de naissance afin de prouver que j'ai menti sur mon âge, il s'est montré déloyal envers moi et m'a trahie. Je ne pourrai jamais lui pardonner.

— Laisse retomber la poussière, lui conseille Lilian. Willie a manqué de jugement et ta confiance est ébranlée, mais il reste ton frère.

— À partir de maintenant, je n'ai plus de frère. William Graham n'existe plus pour moi.

— Voyons, tu ne peux pas faire ça ! s'exclame Lilian, stupéfaite.

— Ah bon ! Pourquoi ? C'est lui qui a brisé les liens familiaux, je te signale. Il n'a que lui à blâmer.

Un long silence suit sa réponse. Lilian fixe la pointe de ses souliers, cherchant ce qu'elle pourrait ajouter pour faire revenir sa sœur à de meilleurs sentiments. Elle-même est assaillie par des pensées contradictoires. Peut-elle accorder le bénéfice du doute à Willie ? Florence a-t-elle raison de se montrer si peu indulgente avec lui ? Lilian ne parvient plus à réfléchir de manière cohérente. Elle se sent dépassée par les événements.

— Demain matin, je le congédie, décrète Florence.

Lilian relève la tête. Son regard croise celui de sa sœur. La froideur qui en émane la fait frémir. Elle comprend que Florence a atteint un point de non-retour. Le cœur gros, elle ravale ses larmes.

— Dorénavant, je ne veux plus que l'on prononce son nom en ma présence. Je te charge d'en informer le personnel, Lollie.

— Qu'adviendra-t-il d'Ada et de ses filles ?

Lilian a posé la question non sans une certaine appréhension.

— Je ne coupe pas les ponts avec elles. Pourquoi est-ce que je les renierais ? Ce serait injuste de ma part. Elles ne sont pas responsables de ses actions.

— En effet, approuve Lilian.

— La discussion est close. Merci d'être venue. On se reparle demain.

La visiteuse hésite à partir. Elle sent sa sœur habitée d'une colère froide, mais aussi d'une profonde tristesse. Être une femme trompée par son mari, puis trahie par son frère, cela fait beaucoup à digérer en peu de temps.

— Pars sans crainte, Lollie. Je ne me jetterai pas dans l'Hudson, surtout pas à ce temps-ci de l'année. Tu sais combien je déteste le froid.

Lilian n'est pas dupe. L'humour de sa sœur est feint. Elle se lève de son siège, imitée par Florence. Spontanément, Lilian étreint sa cadette qui se raidit aussitôt. Elle n'insiste pas, sachant combien Florence est peu portée vers les marques d'affection.

— S'il y a quoi que ce soit, n'hésite pas à m'appeler. Peu importe l'heure.

— Oui, oui, promet Florence, impatiente que sa sœur prenne congé.

Elle regrette de s'être confiée. La dernière chose qu'elle souhaite, c'est que l'on s'apitoie sur son sort.

— De toute évidence, tu as hâte que je parte. Je ne m'incrusterai pas plus longtemps.

Rapidement, Lilian récupère son manteau et son chapeau, puis quitte le luxueux appartement. *Ai-je bien fait de la laisser seule ?* s'interroge-t-elle en prenant l'ascenseur qui la mène au rez-de-chaussée de l'immeuble. *L'année commence sous de mauvais auspices*, songe-t-elle avec amertume. Au même moment, Florence remplit la baignoire d'eau chaude dans laquelle elle ajoute une poignée de sels de bain aux huiles essentielles. Déjà, elle sait qu'elle ne réussira pas à dormir. Toutes sortes de pensées sombres lui traversent l'esprit. Devant le miroir, elle laisse glisser au sol son peignoir en satin rose et examine d'un regard critique son corps nu. Le temps a beau passer, elle ne vieillit pas. Sa peau reste ferme, lisse et sans rides. Cette constatation l'apaise. À l'aide d'épingles, elle ramène ses cheveux maintenant dorés sur le dessus de sa tête et nettoie son visage comme elle le fait chaque soir avant de se coucher. Elle ne déroge jamais à sa routine de beauté. Ce soir, il lui est difficile de rester concentrée sur cette tâche, car son frère occupe ses pensées. Elle lui en veut tellement. *Comment a-t-il pu me faire ça ?* se répète-t-elle depuis qu'elle a appris sa trahison. Elle ne supporte pas que Willie prenne la défense de Thomas dans le conflit qui l'oppose à son mari. Bien sûr, elle connaît la complicité qui unit les deux hommes, mais jamais elle n'aurait cru que le pouvoir de l'amitié serait plus fort que celui de la famille. Elle trouve la pilule amère.

— Dire que je l'ai sorti de son misérable *dry goods* pour lui offrir un poste prestigieux chez Elizabeth Arden, maugrée-t-elle en jetant son tampon démaquillant dans la corbeille. Ça m'apprendra à me montrer généreuse.

De mauvaise humeur, elle enjambe le rebord de la baignoire. Dès qu'elle plonge son corps dans l'eau chaude, elle pousse un soupir de contentement. L'eau et la chaleur ont chaque fois un effet apaisant sur elle. Les yeux fermés, elle se dit qu'elle n'a pas le temps ni l'envie de se complaire dans le chagrin. Willie a choisi le camp adverse. Dorénavant, elle ne veut plus rien savoir de lui.

2

Mai 1934

Depuis que Florence a acquis Lakeside Farm, les travaux de rénovation se sont déroulés sans problème tout le printemps. Une fois de plus, la femme d'affaires a vu juste en prédisant qu'Elsie de Wolfe accepterait son offre d'achat. La belle résidence d'été reçue en héritage d'Elisabeth Marbury coûte cher à entretenir, d'autant plus que la décoratrice demeure en France et n'effectue que de brefs séjours aux États-Unis. La transaction s'est faite rapidement, Lady Mendl étant pressée de retourner en Europe, mais surtout de s'éloigner de celle qui était si proche de Bessie et qu'elle n'a jamais appréciée. Florence n'ignore rien de l'animosité que ressent Elsie à son égard, mais elle s'en moque. L'important est la vente de la propriété, tout le reste est secondaire. Les travaux de rénovation ont commencé la semaine suivant la vente de Lakeside Farm. Comme toujours, Florence a vu grand. Rien n'est trop beau pour son nouveau centre de soins et de remise en forme conçu pour une clientèle féminine. En plus des salles de traitements et d'exercices, elle tient à ce que l'extérieur de Maine Chance soit aussi invitant que l'intérieur. De vastes jardins, des courts de tennis, un *bowling*, un espace privé pour bronzer, une piscine, un hangar à bateaux ainsi qu'un centre équestre sont aménagés sur la propriété. Florence s'est montrée particulièrement exigeante, supervisant les travaux de A à Z. « Tout doit être parfait ! » Combien de fois a-t-elle prononcé ces quatre mots au cours des derniers mois ? Travailler sous une pression constante n'était pas facile et en contrariait plusieurs, mais

aucun employé ne se risquait à contredire miss Arden. C'était elle la patronne, pas eux. Et puis, elle les payait bien, un argument de poids à une époque où les licenciements, le chômage et la misère étaient monnaie courante. Eux, ils avaient la chance d'avoir un emploi. Cela valait bien quelques sacrifices. Alors, ils se sont tus et ont remué ciel et terre pour satisfaire les attentes de la dame en rose.

Pour l'inauguration de Maine Chance, Florence a souhaité la présence de sa famille. Ada et ses filles ont accepté l'invitation, à la fois flattées de compter parmi les premières invitées et curieuses de voir enfin ce fameux « spa » dont leur parle Florence depuis des semaines. Des trois nièces Graham, seule Patricia a eu l'honneur d'accompagner sa tante dans le Maine à quelques reprises au cours des travaux effectués sur l'ancienne propriété de miss Marbury. Virginia et Beatrice ne se sont pas senties exclues, car leur sœur travaille chez Elizabeth Arden depuis un bon moment.

En ce beau samedi ensoleillé, Ada se sent mal à l'aise tant ce qui l'entoure l'intimide. Quant à Florence, elle est rayonnante. Selon cette dernière, bien des célébrités, des actrices de cinéma, des romancières, des journalistes, des filles ou des épouses de millionnaires, peut-être même la *First Lady* Eleanor Roosevelt, fréquenteront son spa. Ada et ses filles sont arrivées la veille. Elles ont dormi à la maison Marbury qui a été entièrement rénovée. Maine Chance comprend aussi la maison Arden ainsi que plusieurs cottages où logeront les clientes durant leur séjour. Le site est enchanteur. Tout a été mis en œuvre pour conserver l'aspect champêtre du lieu favorisant le calme et la détente. La grande maison jaune aux auvents rayés vert et blanc s'harmonise avec les jardins luxuriants où les fleurs se déclinent dans des tons de blanc, rose et bleu. L'*American Beauty*, la rose préférée de Florence, a une place de choix dans ce magnifique aménagement paysager. Afin de parvenir à un tel résultat, Florence a engagé six jardiniers qui travaillent à plein

temps. Pour l'inauguration du centre, Ada n'a pas voulu faire honte à sa belle-sœur. Quelques jours auparavant, elle a fait les boutiques de Manhattan en compagnie de sa fille aînée. Patricia est de bon conseil et a vite trouvé la tenue vestimentaire mettant en valeur sa silhouette élancée. Coiffée d'un mignon chapeau incliné sur l'œil, l'épouse de Willie Graham est très élégante dans sa robe printanière, ses bas de soie et ses fins souliers de cuir. Ada regrette l'absence de son mari. Bien qu'elle comprenne la décision de sa belle-sœur, elle ne l'approuve pas. La famille, c'est sacré ! On peut se brouiller avec un frère ou une sœur, mais pas au point de le rayer de sa vie. À deux reprises, Ada a essayé de lui faire entendre raison. Chaque fois, elle s'est retrouvée dans un dialogue de sourds. L'attitude hostile de sa belle-sœur décourage toute tentative de réconciliation. Visiblement, Florence n'est pas prête à pardonner à son frère. Le sera-t-elle un jour ? Rien n'est moins sûr. Quant à Willie, il n'aborde jamais le sujet. Ada se doute bien qu'il souffre de ce rejet. Lilian, Gladys et Tina s'en sont aussi mêlées, mais elles n'ont pas obtenu plus de succès. Après son congédiement, Willie a rapidement trouvé un nouvel emploi.

— Souriez un peu, maman, murmure Beatrice.

Ada prend conscience que ses filles et sa belle-sœur l'observent.

— Quelle journée radieuse ! s'exclame-t-elle en adoptant un ton joyeux. Tu ne pouvais pas espérer un ciel d'un bleu plus limpide, Florence.

— J'avoue que la pluie aurait été moins *glamour* pour accueillir mes premières clientes. Mis à part la météo, que penses-tu de mon centre, Ada ? Je suis curieuse de le savoir.

— Tout est magnifique.

— Continue, l'encourage Florence en la regardant d'un air amusé.

— Je m'y connais peu en ce domaine, proteste Ada. Tu devrais plutôt t'informer auprès de personnes compétentes.

— C'est inutile. Ne suis-je pas la reine de beauté ? réplique Florence.

Malgré son ton blagueur, Ada est convaincue que sa belle-sœur le croit fermement. Elle n'ose pas lui faire remarquer qu'Helena Rubinstein porte le titre « impératrice de la beauté ». Du coup, miss Arden perdrait sa bonne humeur.

— Cette robe te va bien, ajoute Florence. Les couleurs pastel te rajeunissent.

— Merci, se contente de répondre Ada qui adresse un clin d'œil complice à sa fille aînée.

— Voici les premières clientes, annonce Virginia en apercevant trois limousines noires se stationner devant l'entrée principale.

— Que la fête commence ! dit Florence dont les yeux brillent d'enthousiasme.

Déjà, elle se dirige vers les voitures de luxe. Ada et ses filles observent les chauffeurs qui descendent des véhicules pour ouvrir les portières aux passagères. Patricia met sa main en visière pour protéger ses yeux de la lumière, car le soleil est aveuglant.

— Qui sont ces femmes ? lui demande Beatrice.

— Des habituées du Red Door.

Elles font partie de la Café Society, en déduit Beatrice. Ces femmes mondaines cherchent un prétexte pour fuir l'effervescence perpétuelle de New York, ces innombrables réceptions et ces galas de charité auxquels elles doivent assister et qui sont souvent d'un ennui mortel. Lorsque Florence leur a parlé de Maine Chance,

elles lui ont aussitôt prêté une oreille attentive. Améliorer leur apparence grâce à l'exercice physique, aux soins de beauté et aux régimes n'a rien de bien nouveau. Elizabeth Arden leur vend ce concept depuis des années. Mais séjourner une semaine loin des contraintes de la ville est une proposition alléchante. Maine Chance offrira plusieurs activités de plein air. Sur le bord d'un lac plutôt que dans un gymnase, Ann Delafield animera des séances d'exercices. Les dames pourront aussi se faire masser tout en sentant la caresse du vent sur leur peau. Elles auront la possibilité de jouer au tennis ou de nager dans la piscine extérieure avant de se détendre sur la pelouse en sirotant des cocktails sans alcool. Les plus intrépides prendront des cours d'équitation donnés par un instructeur compétent, le courtois et séduisant prince russe Kadjar. Le soir, on leur proposera une partie de bridge ou de backgammon pendant qu'un musicien jouera en sourdine au piano. Maine Chance leur offre une expérience unique. Un tel centre de remise en forme haut de gamme n'existe pas aux États-Unis. Certes, il s'adresse à une clientèle privilégiée. Un séjour d'une semaine à ce spa de luxe coûte entre deux cent cinquante et cinq cents dollars. Elles ont les moyens de s'offrir une escapade dans cet endroit de rêve. Alors, pourquoi s'en priveraient-elles ? se disent-elles en réservant une chambre à Maine Chance. D'autres voitures font leur apparition. Ada remarque que les visiteuses ont leur chauffeur personnel. *La plupart de ces femmes ont plus de cinquante ans. Je pourrais faire partie de ce groupe*, réalise la quinquagénaire qui a refusé de séjourner à Maine Chance lorsque Florence le lui a proposé gratuitement. *Quand donc comprendra-t-elle que je n'ai rien en commun avec ces riches New-Yorkaises ?* songe Ada. *De quoi pourrions-nous discuter ? De voyages en Europe ? Des dernières tendances mode et beauté ? De rouge à lèvres ou de vernis à ongles Elizabeth Arden ? Du nouveau spectacle à Broadway qu'il faut absolument voir ? Mon mode de vie est si différent du leur.* Florence lui a décrit l'ensemble des activités offertes à Maine Chance. Croyait-elle l'impressionner ? C'est tout le contraire qui s'est produit.

Ada s'imaginait assise dans son lit en train de prendre le petit-déjeuner composé d'un demi-pamplemousse, d'une tranche de pain de blé et d'un soupçon de miel accompagné d'une eau citronnée servie dans une tasse de porcelaine de Chine, le tout apporté par une bonne sur un plateau où une rose du jardin serait disposée dans un vase de cristal. Elle s'est retenue de rire tant la scène lui paraissait loufoque. Après ce repas frugal, chaque dame doit enfiler une jupe et un débardeur en jersey fournis par l'établissement, puis se peser avant d'entamer la séance d'exercices. L'après-midi est consacré aux soins de beauté, dont le fameux bain de cire Ardena. L'idée d'avoir le corps enveloppé dans neuf livres de paraffine fondue a fait grimacer Ada. « Cela permet de se libérer des tensions et de la fatigue », lui a expliqué Florence. *Si je suis fatiguée, je fais une sieste. C'est plus simple et moins onéreux*, s'est abstenue de répliquer Ada, qui s'est contentée de laisser sa belle-sœur poursuivre l'énumération des activités de plein air. Les clientes auront l'embarras du choix : jouer aux quilles, faire une randonnée à cheval ou une excursion en bateau sur le lac. Des professeurs de danse, d'escrime, de tennis ainsi que des entraîneurs équestres seront mis à leur disposition en tout temps. Les dames bénéficieront de massages suédois et de soins offerts par une équipe d'esthéticiennes qualifiées. « Il va de soi que j'ai engagé les meilleures », a précisé Florence. Mais le plus amusant a été la description d'une soirée typique au centre de spa. « Les dames devront fournir un effort vestimentaire », a-t-elle décrété. Selon Florence, chacune s'y prêtera volontiers. Le chic et l'élégance font partie de leur mode de vie. C'est avec un certain plaisir qu'elles enfileront l'une des belles tenues choisies pour leur petite escapade dans le Maine. Elles n'hésiteront pas à se parer de leurs plus beaux atours et à se maquiller avec les produits Elizabeth Arden. Parmi toutes ces femmes sophistiquées vêtues de somptueuses robes de soie et parées de magnifiques bijoux, Ada ne se sentirait pas à sa place. Ces riches Américaines ont la répartie facile et peuvent s'exprimer

sur tous les sujets. Comment occuperait-elle son temps quand les invitées de miss Arden joueraient d'interminables parties de bridge ? *Je ne peux quand même pas m'asseoir dans un coin pour tricoter. Florence me renierait.*

— Pourquoi souriez-vous ainsi, maman ?

Ada tourne le regard vers sa fille aînée qui l'observe, intriguée.

— Pour rien, répond-elle en refusant de lui dévoiler ses états d'âme, persuadée que Patricia ne la comprendrait pas.

Plutôt que de chercher à briller en société, Ada préfère être une femme simple à l'esprit pratique. Elle porte des vêtements sobres et se maquille pour des occasions spéciales et uniquement pour faire plaisir à Willie. C'est tout le contraire de sa belle-sœur qui accorde beaucoup d'importance à son apparence. Ada ne le lui reproche pas. Florence doit déployer les efforts nécessaires pour réussir dans le monde qui est désormais le sien.

— Tante Flo dégage tellement d'assurance, fait remarquer Virginia. Elle s'adresserait à un roi ou à une reine avec cette même aisance. J'admire sa façon d'être.

— Et moi son élégance et son raffinement, renchérit Beatrice.

— Vous êtes tombées sous son charme, plaisante leur mère.

Les deux sœurs n'ont pas le temps de répliquer, car Patricia dit d'une voix excitée :

— Regardez qui arrive ! C'est Clare Boothe.

Leurs regards convergent vers une très belle femme dans la trentaine qui vient de descendre d'une Mercedes-Benz. Florence s'avance vers elle et lui tend la main, tout sourire.

— Qui est-elle ? demande Ada, curieuse.

— Une journaliste réputée, l'informe sa fille aînée. On dit qu'elle épousera bientôt Henry Luce, un magnat de la presse américain. Il a fondé plusieurs magazines, dont *Time*, *Life Fortune* et *Sports Illustrated*. Tante Flo a raison de se montrer aimable et souriante envers Clare Boothe. Si cette femme apprécie son séjour ici, elle écrira un bel article.

— Et cela attirera d'autres clientes à Maine Chance, en déduit Virginia.

Patricia approuve de la tête, puis propose à sa mère et à ses sœurs de rejoindre les invitées. Pendant qu'elles se dirigent vers le groupe de femmes, Ada se demande pour la énième fois pourquoi elle a accepté l'invitation de Florence. *Heureusement, ce n'est qu'une journée*, s'encourage-t-elle.